LA FILLE
AUX PAPILLONS

RENE DENFELD

LA FILLE AUX PAPILLONS

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Bondil

VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : *The Butterfly Girl*
© Rene Denfeld, 2019
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française
© 2020, Voir de Près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-276-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Luppi, Tony, Markel et Tamira.
De vous aimer me permet de voler.

PREMIÈRE PARTIE

CHENILLE

Celia savait, en le voyant, si un lieu était dangereux.

La maison abandonnée était proche du quartier des nécessiteux, dans la zone industrielle où l'humidité luisait sur de lourdes rampes de chargement, et où des voies de chemin de fer traversaient les rues défoncées. Ses fenêtres étaient condamnées. Ce qui ressemblait à des couvertures se devinait entre les planches. La porte d'entrée était robuste, bardée de verrous.

Celia était à la recherche de bouteilles consignées quand elle avait remarqué cette habitation. D'ordinaire, les rares maisons qui existaient encore dans le quartier étaient vides. Pas celle-là.

Elle l'étudia, les poings fermés dans les poches de sa veste en jean. Ses cheveux coupés court, sales et poussiéreux, s'enroulaient en boucles rebelles même s'ils conservaient des reflets cuivrés. Elle n'avait

que douze ans mais en savait plus que la majorité des gens. Ou du moins, c'était ce qu'elle se disait. Profondément ancrée en elle demeurait la crainte qu'elle n'en sache pas assez.

Une ombre parut bouger derrière la fenêtre obturée du sous-sol. Elle se figea sur place, puis s'obligea à respirer. Quelqu'un l'observait à travers un minuscule espace vitré. Elle sentait le feu de ces yeux. Un très court instant, ce regard donna l'impression d'être rivé au sien.

Celia disparut à l'intérieur de son corps. C'était un réflexe naturel. Elle pouvait cesser d'être là alors qu'elle n'avait pas bougé, à l'image de n'importe quel gosse des rues qui n'a aucun avenir devant lui.

Elle qui ne croyait en rien d'autre qu'à elle-même et aux papillons savait que les pires terreurs de la rue sont toujours réelles. On peut l'apprendre à ses dépens, ou rester sur ses gardes. Elle fit demi-tour et retourna en courant jusqu'au quartier des laissés-pour-compte. Mais elle continuait

de sentir ces yeux, à travers la vitre, dont l'embrasement l'avait transpercée et qui brûlait peut-être de colère, ou peut-être d'espoir.

Naomi sortit du sommeil et, l'espace d'un court instant, pensa qu'elle était revenue dans le passé. Là-bas. Elle entendit la voix de sa sœur qui l'appelait à travers les années : *Reviens me chercher. J'ai vingt-cinq ans, maintenant. Les gouttes d'eau qu'on sentait tomber ne sont plus là, et le chariot*[1] *s'est envolé*.

Elle ouvrit les yeux et s'aperçut qu'elle était dans la chambre d'amis ensoleillée de Diane, recroquevillée contre Jerome, son mari, dans un lit autrefois réservé à elle seule, lors de ses rares visites. Que son rêve soit terminé lui tira un soupir de soulagement, mais elle ne cessa de percevoir l'écho angoissé de l'appel.

---

1 . *Swing low, sweet chariot* : *negro spiritual*. Le chariot, que va alourdir le vivant ou le corps du défunt, l'emportera vers son lieu de naissance (sur les bords du Mississippi ou en Afrique) ou vers le paradis.

Je me rapproche, songea-t-elle. C'était la raison de sa présence en ville, avec Jerome. Au bout d'une année presque entière consacrée à tenter de retrouver sa sœur depuis si longtemps perdue, leur quête les y avait conduits.

Ses narines frémirent. Elle détectait l'odeur du jambon grillé et du café. Le soleil inondait la chambre et Jerome était allongé à ses côtés, son moignon d'épaule pointant sous le drap. D'ici un petit moment, elle se lèverait et emprunterait l'étroit escalier pour descendre déjeuner avec son amie.

Diane servit le jambon accompagné de jus de viande bouillonnant et d'œufs pochés saupoudrés de ciboulette. Naomi ajouta de la crème dans son café. Elle savait qu'à l'étage, Jerome était probablement réveillé, mais qu'il lui laissait ces quelques minutes d'intimité avec Diane : une attention dont elle lui était reconnaissante.

Diane, qui buvait son café noir, afficha une grimace quand elle en sentit le goût.

Elle jeta un regard sur la crème, dans celui de Naomi, comme si elle pouvait en éprouver de la rancune.

— À la jeunesse, dit-elle.

— Ça ne te préoccupait pas, avant, remarqua gaiement Naomi en ajoutant du sucre dans sa tasse.

Diane avait pris un coup de vieux durant l'année écoulée. Des fils d'argent parsemaient son abondante chevelure rousse, son visage était creusé de rides. Son tempérament habituellement chaleureux se manifestait moins, et Naomi devinait la solitude dans la peau relâchée en dessous de sa mâchoire. Et dans ses yeux.

— Vous restez longtemps ? demanda Diane avec espoir.

— Probablement pas, répondit Naomi en coupant un morceau de jambon qu'elle porta à sa bouche. Merci d'avoir accepté que Jerome vienne avec moi.

— Évidemment, c'est ton mari.

Ces mots, Diane les prononça d'un ton doux, mais Naomi perçut une ombre

de désapprobation. L'avait-elle déçue ? La dernière fois qu'elles s'étaient vues remontait à un an, à leur mariage, ici même, dans la salle de séjour de Diane. Naomi et Jerome avaient tous deux trente ans. C'était leur première relation amoureuse sérieuse, et la seule pour Naomi.

Elle fit comme si de rien n'était, assise à la table encombrée des assiettes assorties du petit déjeuner, avec les fleurs sur leur pourtour, des tasses couleur de lin, du pot de crème. Dehors, les oiseaux lançaient leur appel, et Naomi entendit une corneille les réduire au silence. Elle avait grandi à la campagne et savait identifier une douzaine d'oiseaux par leur chant. Mais elle ne parvenait pas à retrouver sa sœur.

La main de Diane se tendit vers la sienne.

— Tu penses qu'elle pourrait être ici, dit-elle d'une voix douce.

— Nous avons entendu parler de filles qui ont disparu, répondit Naomi avec prudence.

— L'une d'elles pourrait être ta sœur ?

Diane n'ignorait pas que, fillette, Naomi

avait réussi à fuir la captivité. Durant la majeure partie de sa vie, son unique souvenir d'enfance avait été cette fois où elle courait dans un champ de fraisiers, la nuit, après s'être échappée par une trappe vermoulue, au milieu des bois, au fin fond de la vallée des fermes dans l'État d'Oregon. Un groupe d'ouvriers itinérants l'avait trouvée et conduite à Opal[2], une petite ville située à une journée complète de route. C'est là qu'elle avait grandi chez une mère d'accueil aimante nommée Mrs Cottle. Elle avait neuf ans quand on l'avait retrouvée, mais en dépit de ses efforts, elle ne se souvenait de rien d'autre appartenant à son passé. La terreur avait complètement effacé ses souvenirs. Par la suite, elle était devenue enquêtrice spécialisée dans la recherche d'enfants disparus. Elle s'était raconté qu'elle voulait retrouver des enfants comme elle, mais en réalité, elle voulait retrouver sa petite sœur

2 . Comme la majorité des lieux mentionnés, il s'agit d'une ville imaginaire.